

LE JOURNALISTE :

Thomas CHATTERTON naquit à Bristol le 20 novembre 1752. Très vite il montre une vive intelligence, une imagination forte, un talent naturel pour la poésie. À 9 ans, il écrivait des vers. De vieux manuscrits provenant de l'église Sainte-Marie et abandonnées jadis à son père qui mourut 3 mois avant la naissance du poète lui révélèrent bientôt le moyen âge. La lecture de Chaucer et Percy compléta sa formation. Entré dans l'étude d'un procureur, il emploie ses loisirs à écrire des poésies apocryphes qu'il publia en les attribuant à Thomas Rowley, moine du XV siècle. De tels pastiches tenaient du prodige et l'on ne soupçonna d'abord pas la supercherie. Seul le chirurgien William Barrett fut au courant de la mystification et voyant quel en était les succès, résolut de l'exploiter. Il poussa Chatterton à s'adonner à la fabrication de faux documents du Moyen âge et sous prétexte de lui venir en aide, l'obligea à lui fournir pour un morceau de pain des manuscrits dont la vente lui procurait d'appréciables bénéfices. Quand Chatterton s'aperçut de cette duperie, il quitta Bristol et se rendit à Londres où il pensait pouvoir faire rapidement son chemin. Mais il sentit bientôt que ses immenses espérances de fortune et de gloire ne pouvaient se réaliser immédiatement. Dégoutté du métier littéraire et voyant que des doutes commençaient à se manifester sur l'authenticité de ses poésies, il s'empoisonna avec de l'arsenic le 20 août 1770 ; il avait 17 ans.

Alfred de VIGNY bonsoir !

A. DE VIGNY :

Bonsoir !

LE JOURNALISTE :

On dit qu'il vous aura fallu 17 nuits pour achever cet ouvrage...

A. DE VIGNY :

En effet ! 17 nuits de silence où les bruits de chaque jour l'interrompaient à peine ; 17 nuits pour montrer l'homme spiritualiste étouffé par une société matérialiste.

LE JOURNALISTE :

On peut dire que c'est un sujet qui vous tient à cœur... Il y a 2 ans, vous sortiez *Stello* ; moins qu'un roman, c'était plutôt une thèse des droits du Génie...

A. DE VIGNY :

Et pourtant...! Et pourtant...!

Quel bien ai-je pu faire avec *Stello* ?

Dans *Chatterton*, je vais répéter ce que j'ai déjà dit dans la bouche de *Stello*. Mais voyez-vous, je me demande s'il sera écouté ou s'il sera une nouvelle fois inutile...

LE JOURNALISTE :

Pourtant beaucoup ont lu votre livre (je parle de *Stello*) et l'ont aimé comme livre. Les étrangers ont bien voulu en traduire les mots par les mots de leur langue et leurs pays vous ont ainsi prêté l'oreille. Parmi ceux qui vous ont écouté, je me souviens, les uns ont applaudi la composition des trois drames suspendus à un même principe comme trois tableaux à un même support ; les autres ont approuvé la manière dont se nouent les arguments aux preuves, les règles aux exemples, les corollaires aux propositions. Quelques-uns se sont attachés particulièrement à considérer les pages où se pressent les idées laconiques, serrées comme les combattants d'une épaisse phalange ; d'autres ont souri à la vue des couleurs chatoyantes ou sombres du style... vous avez tout de même quelques raisons d'être satisfait...

A. DE VIGNY :

Mais... Merci ! c'est gentil de rappeler tout ça, mais les cœurs ont-ils été attendris ?

Rien ne le prouve...

LE JOURNALISTE :

Mais... Alfred de VIGNY, excusez-moi d'être aussi familier, mais c'est un peu naïf de penser que l'endurcissement puisse tout à coup s'amollir par un livre... Il faudrait Dieu lui-même pour un tel prodige.

A. DE VIGNY :

Attendez...

Ce qui se dégager du plus grand nombre c'est : "Cette idée pouvait en effet se défendre... c'est ... c'est un assez bon plaidoyer.

Mais la cause !! La cause pendante à votre tribunal... ils n'y ont pas pensé.

LE JOURNALISTE :

La cause ?

B. DE VIGNY :

La cause à débattre ; qui est le martyr perpétuel et la perpétuelle immolation du poète ; qui est le droit qu'il aurait de vivre ; qui est le pain qu'on ne lui donne pas ; qui est la mort enfin qu'il est forcé de se donner.

D'où vient ce qui se passe ?

On ne cesse de vanter l'intelligence et l'on tue les plus intelligents. On les tue en leur refusant le pouvoir de vivre selon les conditions de leur nature. On croirait que c'est une chose commune qu'un poète... Songez donc que, lorsqu'une Nation en a deux en dix siècles, elle se trouve heureuse et s'enorgueillit. Il y a tel peuple qui n'en a pas un et n'en aura jamais.

LE JOURNALISTE :

Alors d'où vient ce qui se passe pour reprendre votre interrogation ? Pourquoi tant d'Astres éteints dès qu'ils commençaient à poindre ?

A. DE VIGNY :

C'est qu'on ne sait pas ce que c'est qu'un poète... On n'y pense pas. Il y a ce vers de Racine dans *Athalie* :

Auras-tu donc toujours des yeux pour ne pas voir Jérusalem...

Enfin quelque chose comme ça...

Trois sortes d'hommes, qu'il ne faut pas confondre, agissent sur les sociétés par les travaux de la pensée, mais remuent dans des régions qui me semblent éternellement séparées :

L'homme habile aux choses de la vie et toujours apprécié se voit parmi nous à chaque pas. Il est convenable à tout et convenable en tout. Il a une souplesse et une facilité qui tiennent du prodige. Il fait justement ce qu'il a résolu de faire et dit proprement et nettement ce qu'il veut dire. Il a l'esprit libre et dispos, toujours présent et prêt à la riposte. Dépourvu d'émotions réelles, il renvoie promptement la balle élastique des bons mots. Il écrit les affaires comme la littérature et rédige la littérature comme les affaires. Il peut s'exercer indifféremment à l'œuvre d'art et à la critique, prenant dans l'une la forme à la mode, dans

l'autre la dissertation sentencieuse. Il sait le nombre de paroles que l'on peut réunir pour faire les apparences de la passion, de la mélancolie, de la gravité, de l'érudition et de l'enthousiasme. Mais il n'a que de froides vellétés de ces choses et les devine plus qu'il ne les sent. Il les respire de loin comme de vagues odeurs de fleurs inconnues. Il se fait le langage des genres, comme on se fait le masque des visages. Il peut écrire la comédie et l'oraison funèbre, le roman et l'histoire, l'épître et la tragédie, le couplet et le discours politique... bref... il monte de la grammaire à l'œuvre, au lieu de descendre de l'inspiration au style ; c'est l'homme de lettres.

LE JOURNALISTE :

Et vous pensez à qui en particulier ?

A. DE VIGNY :

Oh ! je n'ai pas à citer de noms... Chacun verra qui il veut bien voir mais cet homme de lettres que je viens de dépeindre est toujours aimé, toujours compris, toujours en vue ; comme il est léger et ne pèse à personne, il est porté dans tous les bras où il veut aller ; c'est l'aimable roi du moment comme le XVIII^e siècle en a tant couronné (pour répondre à votre question).

Cet homme n'a nul besoin de pitié.

Au-dessus de lui est un homme d'une nature plus forte et meilleure. Une conviction profonde et grave est la source où il puise ses œuvres et les répand à larges flots sur un sol dur et souvent ingrat. Il a médité dans la retraite sa philosophie entière. Il la voit toute d'un coup d'œil. Il la tient dans sa main comme une chaîne, et peut dire à quelle pensée il va suspendre son premier anneau, à laquelle aboutira le dernier, et quelles œuvres pourront s'attacher à tous les autres dans l'avenir. Sa mémoire est riche, exacte et presque infaillible ; son jugement est sain, exempt de troubles autres que ceux qu'il cherche, de passions autres que ses colères contenues ; il est studieux et calme. Son génie, c'est l'attention portée au degré le plus élevé, c'est le bon sens à sa plus magnifique expression. Son langage est net, franc, grand dans son allure et vigoureux dans ses coups. Il a surtout besoin d'ordre et de clarté, ayant toujours en vue le peuple auquel il parle, et la voie où il conduit ceux qui croient en lui. Son cœur a de grandes révoltes et des haines larges et sublimes qui le rongent en secret, mais que domine et dissimule son exacte raison. Après tout il marche le pas qu'il veut, sait jeter des semences à une grande profondeur et attendre qu'elles aient germé, dans une immobilité effrayante. Il est maître de lui et de beaucoup d'âmes qu'il entraîne du nord au sud selon son bon vouloir. C'est le véritable, le grand écrivain.

Il n'est pas malheureux, il a ce qu'il a voulu avoir ; il sera toujours combattu, mais avec des armes courtoises ; et quand il donnera des armistices à ses ennemis, il recevra les hommages des deux camps. Vainqueur ou vaincu, son front est couronné. Il n'a nul besoin de votre pitié.

Mais il est une autre sorte de nature ; nature plus passionnée, plus pure et plus rare. Celui qui vient d'elle est inhabile à tout ce qui n'est pas l'œuvre divine, et vient au monde à de rares intervalles, heureusement pour lui, malheureusement pour l'espèce humaine. Il y vient pour être à charge aux autres quand il appartient complètement à cette race exquise et puissante qui fut celle des grands hommes inspirés. L'émotion est née avec lui si profonde et si intime qu'elle l'a plongé, dès l'enfance, dans des extases involontaires, dans des rêveries interminables, dans des inventions infinies. L'imagination le possède tout, emportant ses facultés vers le ciel aussi irrésistiblement que le ballon enlève la nacelle. Au moindre choc, elle part ; au plus petit souffle, elle vole et ne cesse d'errer dans l'espace qui n'a pas de routes humaines. Dès lors, plus de rapport avec les hommes qui ne soient altérés et rompus sur quelques points. Sa sensibilité est devenue trop vive ; ce qui ne fait qu'effleurer les autres la blesse jusqu'au sang ; les affections et les tendresses de sa vie sont écrasantes et disproportionnées ; ses enthousiasmes excessifs l'égarer, ses sympathies sont trop vraies ; il se meurt des peines des autres. Son œil va droit aux causes qu'il déplore ou dédaigne, quand d'autres yeux s'arrêtent à l'effet qu'ils combattent. De la sorte, il se tait, s'éloigne, se retourne sur lui-même et s'y renferme comme en un cachot. Là, dans l'intérieur de sa tête, le feu couve sourdement et lentement et laisse échapper ses laves harmonieuses, qui d'elles-mêmes sont jetées dans la divine forme des vers. Mais le jour de l'éruption, le sait-il ? On dirait qu'il assiste en étranger à ce qui se passe en lui-même tant cela est imprévu et céleste ! Il marche consumé par des ardeurs secrètes et des langueurs inexplicables. Il a besoin de ne rien faire, comme La Fontaine, pour faire quelque chose en son Art. Il faut qu'il ne fasse rien d'utile et de journalier pour avoir le temps d'écouter les accords qui se forment lentement dans son âme et que le bruit grossier du travail positif et régulier interrompt et fait infailliblement évanouir.

C'est le Poète.

Celui-là est retranché dès qu'il se montre ; toutes vos larmes, toute votre pitié pour lui !

Pardonnez-lui et sauvez-le. Cherchez et trouvez pour lui une vie assurée, car à lui seul il ne saura trouver que la mort ! C'est dans sa première jeunesse qu'il sent sa force native, qu'il pressent l'avenir de son génie, et c'est alors qu'on se défie de lui et qu'on le repousse.

Il crie à la multitude : "C'est à vous que je parle, faites que je vive !" et la multitude ne l'entend pas, elle répond : "Je ne te comprends point" et elle a raison.

LE JOURNALISTE :

Mais parce que son langage choisi n'est compris que d'un petit nombre d'hommes, non ?

A. DE VIGNY :

Mais parce que les uns sont enivrés de leurs propres œuvres, les autres sont dédaigneux et veulent dans l'enfant la perfection de l'homme ; la plupart sont distraits et indifférents tous sont impuissants à faire le bien. Ils répondent : "Nous ne pouvons rien !" et ils ont raison.

Ils crient au pouvoir : "Écoutez-moi, et faites que je ne meure pas !" Mais le pouvoir déclare qu'il ne protège que les intérêts positifs, et qu'il est étranger à l'intelligence, dont il a ombragé. Il répond : "que ferais-je de vous ?" et il a raison.

Tout le monde a raison contre lui...

LE JOURNALISTE :

Cela signifie-t-il alors que c'est lui qui a tort ?

A. DE VIGNY :

Je ne sais pas...

LE JOURNALISTE :

Mais que peut-il ou plutôt, que faut-il donc qu'il fasse ?

A. DE VIGNY :

Et bien ! S'il a de la force, se faire soldat ; une vie agitée, grossière, où l'activité physique tuera l'activité morale.

Il peut, s'il en a la patience, se condamner aux travaux du chiffre, où le calcul tuera l'illusion.

Il peut encore, si son cœur ne se soulève pas trop violemment, courber et amoindrir sa pensée, et cesser de chanter pour écrire.

Il peut être Homme de lettres, ou mieux encore... si la philosophie vient à son aide, et s'il peut se dompter, il deviendra utile et Grand écrivain ; mais à la longue, le jugement aura tué l'imagination, et avec elle, hélas ! le vrai Poète qu'elle portait dans son sein.

LE JOURNALISTE :

Donc ! quelle que soit la solution, dans tous les cas, il tuera une partie de lui-même ; mais pour ces demi-suicides, pour ces immenses résignations, il faut encore une force rare. Si elle ne lui a pas été donnée, cette force, ou si les occasions de l'employer ne se trouvent pas sur sa route, et lui manquent, même pour s'immoler ; si, plongé dans cette lente destruction de lui-même, il ne s'y peut tenir, quel parti prendre ?

A. DE VIGNY :

Celui que prit Chatterton : se tuer tout entier...

LE JOURNALISTE :

Le voilà donc criminel ! Criminel devant Dieu et les Hommes. Le suicide étant considéré comme un crime Religieux et Social.

A. DE VIGNY :

Le devoir et la raison le disent. Il s'agit de savoir si le désespoir n'est pas quelque chose d'un peu plus fort que la raison et le devoir...

La raison est une puissance froide et lente qui nous lie peu à peu par les idées qu'elle apporte l'une après l'autre, comme les liens subtils, déliés et innombrables de Gulliver. Mais le Désespoir véritable est une puissance dévorante, irrésistible, hors des raisonnements, et qui commence par tuer la pensée d'un seul coup.

Le désespoir n'est pas une idée ; c'est une chose, une chose qui torture, qui serre et qui broie le cœur d'un homme comme une tenaille, jusqu'à ce qu'il soit fou et se jette dans la mort comme dans les bras d'une mère.

LE JOURNALISTE :

Donc, (même si on élargissait un peu le débat) est-ce celui qui se suicide le coupable, ou bien est-ce la société qui le traque ainsi jusqu'au bout?

A. DE VIGNY :

Il y a un jeu atroce, commun aux enfants du Midi. On forme un cercle de charbons ardents ; on saisit un scorpion avec des pinces et on le pose au centre. Il demeurera d'abord immobile jusqu'à ce que la chaleur le brûle ; alors il s'effraie et s'agite. On rit. Il se décide vite, marche droit à la flamme et tente courageusement de se frayer une route à travers les charbons. Mais la douleur est excessive, il se retire. On rit. Il fait lentement le tour du cercle et cherche partout un passage impossible. Alors il revient au centre et rentre dans sa première mais plus sombre immobilité. Enfin il prend son parti, retourne contre lui-même son dard empoisonné, et tombe mort sur-le-champ. On rit plus fort que jamais.

C'est lui sans doute qui est cruel et coupable ? Et ces enfants sont bons et innocents ?

Je le répète, la Religion et la Raison, idées sublimes, sont des idées cependant, et il y a telle cause de désespoir extrême qui tue les idées d'abord, et l'homme ensuite : la faim par exemple.

LE JOURNALISTE :

Il serait donc bon de ne pas laisser un homme arriver jusqu'à ce degré de désespoir...

A. DE VIGNY :

Vous savez, je ne demande à la société que ce qu'elle peut faire.

Je ne la prierai point d'empêcher les peines de cœur et les infortunes idéales.

LE JOURNALISTE :

C'est-à-dire qui ne sont que des souffrances de la pensée et du sentiment, et non du corps ?

A. DE VIGNY :

Oui c'est ça ! de faire que Werther n'aime pas Charlotte.

Je ne la prierai pas d'empêcher qu'un riche désœuvré, roué et blasé, quitte la vie par dégoût de lui-même et des autres...

Il y a, je le sais, mille idées de désolation auxquelles on ne peut rien. Raison de plus ce me semble, pour penser à celles auxquelles on peut quelque chose.

L'infinité de l'inspiration est peut-être ridicule et malséante, mais on pourrait ne pas laisser mourir cette sorte de malades. Ils sont toujours peu nombreux, et je ne puis me refuser à croire qu'ils ont quelque valeur, puisque l'humanité est unanime sur leur grandeur et les déclare immortels sur quelques vers.

LE JOURNALISTE :

Le plus souvent quand ils sont déjà morts...

A. DE VIGNY :

...c'est vrai, il faut être bien mort pour être immortel...

LE JOURNALISTE :

Mais... alors Alfred de Vigny, on dira que les symptômes du génie se montrent sans enfantement, ou ne produisent que des œuvres avortées ; que tout homme jeune et rêveur n'est pas Poète pour cela ; que des essais ne sont pas des preuves ; que quelques vers ne donnent pas des droits...

A. DE VIGNY :

Et qu'en savons-nous ? Qui donc nous donne à nous-mêmes le droit... d'étouffer le gland, en disant qu'il ne sera pas chêne ?

Je dis, moi, que quelques vers suffiraient à les faire reconnaître de leur vivant si l'on savait y regarder.

Qui ne dit à présent qu'il eût donné tout... (au moins une pension alimentaire) à André Chénier sur l'ode de *La jeune captive*, et l'eût déclaré poète sur les trente vers de *Myrto* ?

Mais je suis assuré que durant sa vie, on ne pensait pas ainsi.

LE JOURNALISTE :

Les beaux vers sont, il faut dire le mot, une marchandise qui ne plaît pas au commun des hommes. Or, la multitude seule multiplie le salaire, Alfred de Vigny, vous le savez tout de même ; et, dans les plus belles des nations, la multitude ne cesse qu'à la longue d'être commune dans ses goûts et d'aimer ce qui est commun. Elle ne peut arriver qu'après une lente instruction donnée par les esprits d'élite ; et en attendant elle écrase sous tous ses pieds les talents naissants, dont elle n'entend même pas les cris de détresse.

A. DE VIGNY :

Eh ! N'entendez-vous pas le bruit des pistolets solitaires ? Leur explosion est bien plus éloquente que ma faible voix. N'entendez-vous pas ces jeunes désespérés qui demandent le pain quotidien, et dont personne ne paie le travail ?

Quoi ! les nations manquent-elles à ce point de superflu ?

Ne prendrons-nous pas sur les palais et les milliards que nous donnons, une mansarde et un pain pour ceux qui tentent sans cesse d'idéaliser leur nation malgré elle ?

Cesserons-nous de leur dire comme le spectre de Buckingham à l'adresse de Richard III : "Despair and die" _ désespère et meurs. C'est au législateur à guérir cette plaie, l'une des plus vives et des plus profondes de notre corps social ; c'est à lui qu'il appartient de réaliser dans le présent une partie des jugements meilleurs de l'avenir, en assurant quelques années d'existence seulement à tout homme qui aurait donné un seul gage du talent divin.

Il ne lui faut que deux choses : la vie et la rêverie ; le pain et le temps.

La vanité la plus vaine est peut-être celle des théories littéraires. Il n'y a ni maître ni école en poésie : le seul maître, c'est celui qui daigne faire descendre dans l'homme l'émotion féconde, et faire sortir les idées de nos fronts, qui en sont brisés quelques fois.

C'est ce me semble, le temps du Drame et de la Pensée.

Une idée qui est l'examen d'une blessure de l'âme devrait avoir dans sa forme l'unité la plus complète, la simplicité la plus sévère. S'il existait une intrigue moins compliquée que celle-ci, je la choisirais. L'action matérielle est assez peu de chose pourtant. Je ne crois pas que personne la réduise à une plus simple expression que moi-même je ne vais le faire : C'est l'histoire d'un homme qui a écrit une lettre le matin, et qui attend la réponse jusqu'au soir ; elle arrive et le tue.

LE JOURNALISTE :

On peut dire que dans ce cas, l'action morale est tout ; elle est dans cette âme livrée à de noires tempêtes ; elle est dans les cœurs de cette jeune femme et de ce vieillard qui assistent à la tourmente, cherchant en vain à retarder le naufrage.

A. DE VIGNY :

Oui! comme je vous le disais tout à l'heure, j'ai voulu montrer l'homme spiritualiste face à l'homme matérialiste ; l'exploitation sans pitié du calculateur avare aux dépens de l'intelligence et du travail. Je n'ai point prétendu justifier les actes désespérés des malheureux, mais protester contre l'indifférence qui les y contraint.

LE JOURNALISTE :

Alfred de Vigny, merci !

A. DE VIGNY :

Merci à vous.

LE JOURNALISTE :

La semaine prochaine, nous accueillerons.....